

# A PROPOS DE L'ARTICLE DE M. FOURNIER, M.-N. SCHURMANS ET P. R. DASEN

**Jean-Blaise Grize**  
Université de Neuchâtel, Switzerland

Au-delà de l'apport direct de cette étude, qui est de mettre en évidence la sensibilité des discours à leurs conditions de production et de révéler la dimension groupale des représentations, il est possible d'esquisser quelques réflexions plus générales.

## 1. Questions de langue

1.1 On peut d'abord se s'interroger sur l'emploi de l'oral, ici commandé par le fait que le dialecte utilisé n'a «jamais été une langue écrite». Or l'oral offre et des avantages et des inconvénients. Pour le locuteur tout d'abord, les situations orales en tête à tête lui permettent d'ajuster immédiatement son discours aux réactions de son partenaire et donc, de faire appel à des codes non verbaux. Il suffit d'observer des conversations téléphoniques pour s'apercevoir à quel point sont précieux les mimiques et les gestes. L'oral est aussi précieux pour l'observateur, dans la mesure où il ne se limite pas à des relevés de vocabulaire, mais qu'il s'intéresse à l'organisation même du discours. L'obligation d'éviter de trop longs silences, la possibilité de retours en arrière, d'ajustements et même de renoncements permet de voir la pensée dans son développement spontané. Il en va bien rarement de même à l'écrit. Certes l'étude des variantes est infiniment précieuse, mais celles-ci résultent déjà d'un degré d'élaboration très poussé et il est, en particulier, bien rare qu'elles contiennent des contradictions manifestes. A propos de contradictions encore, il est possible de remarquer que celles de l'oral ont une sorte de souplesse qui peut les rendre tout à fait inoffensives. Il suffit d'ailleurs de songer aux difficultés auxquelles on se heurte la plupart du temps, lorsque quelqu'un nous dit. "Vous me mettez tout ça par écrit".

En revanche l'oral ne permet pas de voir les mots, ce qui peut constituer une faiblesse, au point que l'on a pu montrer en psychiatrie «le rôle privilégié de l'image auditive verbale dans la genèse de l'incohérence», prise évidemment ici en son sens médical (Tevisson, 1993, p. 95).

1.2 Il est d'un grand intérêt de noter que le patois étudié ne comporte pas d'équivalent exact du mot "intelligent". Ceci pose en effet toute la question de la désignation d'un référent. Se servir d'un signe, en effet, c'est renvoyer à quelque chose de connu par ailleurs, ce qu'est tout justement le référent par contraste avec l'objet du signe. En conséquence se servir du mot "fin" en lieu et place du mot "intelligent", c'est nécessairement parler d'autre chose, procéder à la «mobilisation d'objets différents».

1.3 On est ainsi confronté au vaste problème de toute traduction, qu'il faut d'ailleurs entendre en deux sens. Il y a d'une part la traduction bien visible d'une langue dans une autre, et d'autre part la "traduction" au sein d'une même langue, c'est-à-dire les transformations souvent très nuancées qui résultent de l'adaptation du locuteur à son destinataire. C'est un des apports importants de ce travail que d'avoir confirmé, dans les conditions rapportées, que les représentations sociales «sont indissociables de l'aspect

langagier, soit à la fois de la langue utilisée et de la situation discursive». Mais en fait, les auteurs reconnaissent n'être pas parvenus à mettre en évidence «l'effet spécifique des langues utilisées sur la variation de la production des contenus». Ceci m'engage à une autre réflexion.

## 2. Les entretiens

2.1 On ne parle jamais que pour un auditeur ou pour un auditoire et ceci dans des situations d'interlocution sociales. Il n'est pas jusqu'aux discours intérieurs que l'on s'adresse à soi-même qui ne soient informés par la représentation des personnages fictifs auxquels on s'adresse et par l'image que l'on se fait de soi. Quant aux situations d'entretien, elles sont particulièrement marquées. Ce n'est pas à Genève seulement que l'homme naît bon, et il est tout à fait habituel d'éviter de peiner ceux qui conduisent un entretien auquel on a consenti. Il y a là un facteur assez fort pour occulter l'influence que pourrait avoir l'idiome utilisé.

2.2 Mais ce n'est pas tout. Les questions posées étaient de nature entièrement différentes. «*Comment dis-tu en patois "être intelligent"?* » Même s'il ne s'agit pas d'une demande de définition à proprement parler, la question n'est pas moins de nature épilinguistique. Bien entendu, je ne prétends pas que le sujet va se livrer à un travail de linguiste et pénétrer dans le domaine de la métalangue. Il n'en reste pas moins qu'il est contraint à ne plus considérer seulement les choses dans le monde, mais à s'appuyer sur les représentations qu'il se fait de deux langues. «*C'est quoi, pour toi, un enfant? [...] Si tu en avais un, comment voudrais-tu qu'il soit?* » Même si le sujet n'a pas d'enfant, il en connaît de nombreux et il peut fort bien s'imaginer les ambitions parentales. De toutes façons, il est conduit à se *servir* de sa langue et non plus à réfléchir sur elle. On pourrait faire l'hypothèse que, dans le premier cas, le sujet adopte une attitude quasi-scolaire qui efface l'effet que son parler pourrait avoir sur ses représentations mais que, dans le second cas, cette influence serait plus visible. Cela demanderait de reprendre tous les protocoles.

2.3 La méthode des descripteurs provient certes d'entretiens préalables semi-directifs, elle n'en constitue pas moins à mes yeux une limitation. Je reconnais qu'elle est imposée par la volonté d'expérimenter, de calculer des coefficients de corrélations, mais elle s'interpose nécessairement entre le phénomène et son observation. S'il était pratiquement raisonnable de ne récolter que des discours réellement spontanés, d'abord on verrait mieux encore leur organisation interne et peut-être des différences apparaîtraient-elles entre les représentations en patois et celles en français.

## 3. L'activité discursive

3.1 Il est assez évident que, sauf circonstances très particulières et chez le jeune enfant qui apprend à parler, il ne suffit pas de produire une chaîne de mots, fut-elle syntaxiquement correcte, pour qu'il en résulte un discours. Un discours est le fruit de certains raisonnements, même si la plupart d'entre eux sont loin de relever de la théorie du syllogisme. Il s'agit pour eux de structurer des contenus et non de simplement combiner des formes. Quant aux contenus, leur matériau est tout entier constitué de représentations sociales, sous leurs trois aspects social, groupal et individuel. Ceci implique qu'on ne saurait procéder à une «analyse des connotations sémantiques» telle que les auteurs la proposent, sans quitter la dimension cognitive au sens strict, sans donc prendre aussi en compte ce qui relève de l'affectif et de l'émotionnel.

3.2 On est ainsi conduit, non à chercher à élucider le problème si délicat des relations entre langage et pensée, mais tout au moins à faire une remarque. Il est possible de s'interroger sur

le rôle que le langage joue dans le développement de l'intelligence et Piaget a bien montré l'importance décisive de la fonction symbolique. Mais, si le langage est l'un des systèmes sémiotiques majeurs, il n'en reste pas moins conçu de façon tout à fait abstraite et générale. L'article qui me conduit à ces réflexions, lui, ne s'occupe pas du langage mais de deux langues naturelles, le français de chez nous et un patois valaisan. Il existe pour chacun de nous une intimité particulière avec sa langue maternelle qui est bien propre à formuler l'hypothèse des auteurs que son usage rejaillit sur les représentations, à condition selon moi, d'élargir la notion de représentation au delà du seul cognitif. C'est la raison pour laquelle je souscris entièrement à la déclaration citée de B. Rimé et selon laquelle on est «bien au-delà des questions d'encodage».

3.3 Si, en opposition avec les systèmes conceptuels et formels, les représentations sociales sont essentiellement adaptables, encore faut-il que les locuteurs fassent tout un travail d'adaptation. Ce n'est pas le lieu de chercher à déterminer par quels types exacts d'opérations procède la pensée et je me contenterai ici d'une seule observation.

Un raisonnement qui se veut "scientifique" prend toujours appui sur un domaine explicitement défini. "Soit un ensemble E, tel que ..." disent les mathématiciens. Aucune des représentations sociales à laquelle on peut songer ne satisfait à un ce critère. Il apparaît même extrêmement rare qu'un raisonnement naïf demeure à l'intérieur d'une notion. Cela se voit clairement dans la manipulation que la pensée spontanée fait de la négation. Je prendrai, en guise d'illustration, un exemple qui se sert du substantif "fin". «T'es encore une fine d'avoir su y répondre!» (Pierrehumbert, 1926). La personne à laquelle le locuteur s'adresse n'est pas déterminée par un prédicat affirmatif, mais par un manque. Encore faut-il souligner que la négation langagière ne se comporte pas comme la négation logique usuelle. En logique classique, de ce que la proposition "X a su répondre" est fausse, on conclut à n'importe quelle autre proposition, même à une proposition qui n'a rien à voir avec X. Il n'en va pas du tout de la même façon dans la construction des discours en langue naturelle où, comme il est dit dans une citation rapportée de U. Windisch, «il est tout-à-fait plausible que des prises de position et des raisonnements plus souples et variables puissent avoir cours».

## **Bibliographie**

- Pierrehumbert, W. (1926). Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand. Neuchâtel: Éditions Victor Attinger.
- Tevissen, R. (1993). Pathologie de la pensée et du langage dans la schizophténie de l'adulte. Thèse de médecine, Université Pierre et Marie Curie, Paris.

Jean-Blaise Grize  
15, Traversière  
CH - 2013 Colombier  
Switzerland